



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT
Revue «*Chimères*»

CATHERINE PINGUET

« LITTRATURE DE LA BOMBE »

Silences et dénis – Hiroshima-Nagasaki

« Il est capital de discerner et d'ordonner les actes variés par lesquels nous faisons et gardons le silence, et corrélativement les silences auxquels nous devons nous ouvrir »,

Jean-Louis Chrétien, *L'Arche de la parole*.



Catherine Pinguet
enseigne la littérature
comparée et l'histoire.

RIEN NE ME PRÉDISPOSAIT à écrire sur Hiroshima. Pourquoi ce choix? Pourquoi cette décision qui s'est très vite imposée comme une nécessité alors que je savais si peu de chose? J'avais bien vu, l'été dernier, dans le centre ville d'Istanbul, comme d'ordinaire bruyant et bondé, des passants qui prenaient le temps de regarder les photos du bombardement. Leur silence m'avait saisi. Puis j'ai totalement oublié cette scène qui ne m'est revenue qu'après-coup.

Début septembre, je croisai un écrivain français qui évoqua ses visites au musée d'Hiroshima. Rien d'extraordinaire à cela si ce n'est qu'il parla d'une salle où sont diffusés les témoignages des survivants. Le critère de classification, précisa-t-il, repose sur la plus grande proximité de la personne par rapport au point d'impact de la bombe. Sur le coup, la manière de procéder, froide, mathématique, presque chirurgicale, me choqua. Elle me dérange toujours. Je réalisai ensuite que, pour cet événement sans précédent, les références venaient à manquer et que, faute de déjà-vu,

l'épicentre d'un tremblement de terre servait d'analogie. Les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki avaient-ils été assimilés à des victimes d'une catastrophe naturelle? C'était *a priori* inconcevable. Mais quel avait été leur sort? Je décidai sur-le-champ de me procurer des témoignages. Première surprise, je n'en trouvai aucun dans les librairies du Quartier Latin. Les quelques ouvrages édités étaient épuisés et non réédités. Lorsque, les jours suivants, je me procurai des livres en français et en anglais à la bibliothèque des Langues Orientales, j'étais la première à les avoir empruntés.

En France, les textes des survivants sont aujourd'hui introuvables et il ne reste d'Hiroshima que ce qu'en disent les personnes extérieures à la tragédie. Le roman de Ibuse Masuji tout d'abord, *Pluie noire*¹, publié en 1966 et adapté en 1989 par le cinéaste Imamura Shohei. Le livre connut un succès mondial. Au Japon, un prix littéraire lui fut décerné et il figura rapidement parmi les classiques. Un an avant *Pluie noire*, paraissait le recueil d'essais de Ôé Kenzaburô, *Notes d'Hiroshima*,² rédigées lors de ses séjours dans la ville où se déroulaient des conférences mondiales pour le désarmement nucléaire. Le troisième ouvrage est celui de l'Américain John Hersey, *Hiroshima*, réédité en 2005 par les éditions 10/18 à l'occasion du 60^e anniversaire du bombardement. Le reporter Hersey s'était rendu à Hiroshima en 1946. Il y avait interviewé six victimes et son article avait fait l'objet d'une publication intégrale dans le *New Yorker*. Or, si certains ont reproché à Ôé Kenzaburô de s'être servi de la tragédie pour sa recherche philosophique d'un nouvel humanisme, des critiques adressées à Ibuse Masuji peuvent s'appliquer à l'ouvrage de John Hersey. L'un et l'autre recourent à un ton neutre qui écarte toute implication politique et ne s'autorise pas la moindre considération sur le bombardement. Ibuse a d'ailleurs reconnu que son livre était un échec et qu'il n'avait pas

réussi à transmettre l'horreur que lui avaient décrite les rescapés. Hersey, pour sa part, cherchait à informer sans pour autant choquer son lectorat. Replacée dans son contexte historique, sa démarche était habile et mesurée. Des Chrétiens – très peu nombreux à Hiroshima – retiennent avant tout son attention, y compris un jésuite allemand, ceci dans le souci ambigu et complexe d'instaurer un semblant de familiarité³.

J'ai ensuite appris que Hara Tamiki et Ôta Yôko étaient reconnus comme les deux écrivains majeurs du genre appelé de « la bombe atomique ». L'un et l'autre étaient des survivants, ils avaient subi la censure, leur exigence et leur devoir étaient de ne pas trahir la réalité de leur expérience. Le récit le plus célèbre de Hara Tamiki, *Hiroshima Fleur d'été*⁴, paraît dans un journal en 1947 après que les passages jugés trop durs eurent été retirés par la rédaction. La traduction française du livre est aujourd'hui épuisée mais on peut toutefois la lire dans l'anthologie de nouvelles japonaises contemporaines. Ôta Yôko est publiée en 1948, trois ans après avoir terminé son livre, *La cité des cadavres*⁵, en version expurgée : exit les parties concernant les conséquences physiques et psychologiques de l'explosion, supprimées les citations d'articles scientifiques et les passages mettant en cause l'armée nippone. Seul un court extrait de *La cité des cadavres* a été traduit en français. Ôta Yôko publie ensuite quatre autres livres, tous consacrés au bombardement. Au Japon, les critiques sont nombreuses. Elle est notamment accusée de s'être fait un nom en exploitant les événements et se trouve mise au ban de la société littéraire japonaise.

Cette mise à l'écart ne concerna pas le docteur Nagai Takashi. Il n'était pas le seul médecin rescapé à avoir souhaité témoigner mais il fut sans conteste celui qui connut la plus grande et rapide notoriété. Son livre, *Les Cloches de Nagasaki*,

est aujourd'hui épuisé en France, mais on peut se procurer le livre de son fils, *Le Sourire des cloches de Nagasaki*. Paul Glynn, religieux australien de la Société de Marie, lui a consacré une biographie intitulée *Requiem pour Nagasaki – Takashi Nagai*, ce dernier présenté, sous-titre racoleur et référence oblige, comme le « Gandhi » japonais⁶. Tous les ouvrages de Nagai Takashi passèrent la censure sans difficultés. C'est d'autant plus compréhensible que ce médecin catholique cultivait la figure du martyr et décrivait la bombe comme le signe de la providence, une « grâce divine » accordée à un peuple élu. Son but était d'apaiser les victimes, trop souvent rejetées, de ne condamner personne, de donner l'image d'une « ville de prière ». Atteint de leucémie puis irradié, il confia peu avant sa mort, dans un dernier texte, qu'il aurait fallu s'attaquer plus sérieusement au problème de la bombe. Pourtant, son influence persista et contribua à créer le mythe du sacrifice consenti par les habitants de Nagasaki. Son destin, tout comme son message, détonent singulièrement avec ceux des écrivains victimes de la bombe. Premier citoyen honoraire de la ville de Nagasaki, il reçut durant sa maladie des marques de sympathie et de nombreuses visites : empereur du Japon, cardinal émissaire du pape, Helen Keller, pour ne citer que les personnages les plus illustres et emblématiques⁷.

Silence et censure

Instaurée en septembre 1945 sur l'initiative du quartier général de MacArthur, soit un mois après la reddition nipponne, un code de la presse qui resta en vigueur jusqu'en 1952 interdisait toute diffusion d'informations ou de commentaires relatifs aux deux bombardements atomiques. Durant cette période, et vue l'ampleur de la tâche que s'était fixée le *Civil Censorship Detachment*, l'effectivité ne pouvait être que relative. Comment prohiber tous les textes critiques et toutes les émissions encourageant le

ressentiment des Japonais envers les forces alliées? Comment interdire toutes les descriptions trop crues des conséquences de l'arme atomique?

Les sanctions n'ont jamais été officielles mais elles étaient craintes par les écrivains japonais sous l'emprise d'une culture de la censure. Celle-ci variait d'un texte à l'autre. Elle s'appliqua à l'œuvre inspirée de la bombe de la poétesse et antimilitariste d'Hiroshima, Kurihara Sadako. Les pressions ne l'empêchèrent toutefois pas de lancer, avec son mari, un magazine local très militant dans lequel la censure fit supprimer des témoignages relatifs aux maladies atomiques et aux conséquences de l'explosion. À ce sujet, Ôé Kenzaburô précise que « pendant les dix années qui ont suivi la catastrophe, même dans le principal organe de presse d'Hiroshima, il n'existait pas de caractères d'imprimerie correspondant aux termes de 'bombardement atomique' et 'radioactivité' ». On appela *hibakusha*, « les victimes atomisées », littéralement, « les personnes ayant subi le bombardement ». En 1950, un ouvrage conçu à Hiroshima et composé de textes de soixante-quatre habitants fut interdit sous prétexte qu'il était trop antiaméricain. La même année, la série de dessins de Maruki Iri et Akamatsu Toshi, *Images du bombardement atomique*, fit au contraire l'objet d'expositions dans toutes les régions du Japon. Ces mêmes auteurs furent également autorisés à publier un autre petit livre où soixante-quatre dessins étaient accompagnés de brefs commentaires. Ainsi cette grand-mère qui s'était mise à dessiner des fleurs écarlates et une mignonne colombe. Elle répétait : « La bombe, ce n'est pas un glissement de terrain : si les hommes l'avaient pas lancée, elle serait pas tombée »⁸. Ce n'est qu'à partir d'août 1952 que les premières photographies des deux bombardements et de leurs survivants paraissent dans la presse. L'hebdomadaire qui en avait l'exclusivité vendit 520 000 exemplaires.

Les ouvrages qui trouvèrent le soutien des censeurs étaient bien évidemment ceux qui représentaient la tragédie atomique comme une expiation des crimes de guerre nippons et la bombe comme l'instrument qui avait forcé le Japon à la paix. Le discours américain qui prévalait alors, et qui prévaut encore largement dans l'opinion publique, considérait Hiroshima et Nagasaki comme des événements « préférables ». Le lâcher des deux bombes, malgré leur terrible pouvoir de destruction, avait abrégé la guerre, épargné des vies américaines mais aussi japonaises. La théorie de la dissuasion avait donc eu un rôle salvateur. L'équation – le Japon a déclenché la guerre à Pearl Harbour, les États-Unis l'ont fait cesser à Hiroshima-Nagasaki – se voulait à la fois historique et morale : une juste punition.

Récrire l'histoire et comparer

Des études révisionnistes dans le sens où elles renouvellent l'interprétation d'une époque, d'un événement, en remettant en cause le point de vue dominant, ont toutefois montré que le choix américain de larguer des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki visait bien davantage à établir la supériorité stratégique des États-Unis à l'égard de l'Union Soviétique – en faisant peser sur la scène internationale son monopole de l'arme nucléaire – qu'à mettre fin à la guerre en épargnant des vies humaines. Des documents et des manuscrits accessibles depuis les années 1980 montrent que des alternatives existaient et que Truman et ses conseillers le savaient. L'examen de rapports militaires indique que l'estimation si souvent citée du président Truman selon laquelle l'invasion du Japon aurait coûté la vie à un million de soldats américains était dénuée de fondement. À la thèse du choc psychologique destinée à dicter les conditions américaines lors des négociations sur l'avenir de l'Europe et de l'Extrême-Orient, s'ajoute l'énormité des sommes engagées dans le *Manhattan Project* et que seule

l'utilisation de la bombe pouvait justifier. En moins de 3 ans, 2 milliards de dollars furent dépensés et 150 000 personnes travaillèrent au projet⁹.

J. Robert Oppenheimer, directeur du *Manhattan Project*, compta parmi les hauts responsables qui dévièrent les réticences de chercheurs opposés à l'utilisation de la bombe atomique. Des concepteurs, tels Leo Szilard, en proposèrent l'arrêt dès qu'il fut évident que l'Allemagne n'était pas en mesure de construire une arme de ce genre et s'opposèrent à l'emploi de la bombe atomique sur les villes japonaises. Einstein n'avait livré la formule permettant la construction de la bombe qu'à la condition qu'elle soit d'abord utilisée dans un espace sans population, utilisation sans conséquence qui suffirait à elle seule à faire capituler l'ennemi. Il soupçonna très vite que les bombardements procédaient de « la volonté de mettre fin à tout prix à la guerre du Pacifique avant l'intervention de l'Union Soviétique » et considérait qu'un tel acte aurait été interdit sous la présidence de Roosevelt. Parmi les puissances Alliées, l'annonce du premier bombardement atomique fut néanmoins saluée comme une « découverte scientifique ». La presse française, en plein procès Pétain, fut unanime à la célébrer¹⁰.

François Mauriac pour qui « le rêve de progrès, des Lumières, de la science a achevé de se dissiper devant ces wagons » (ceux de déportés qu'il vit en gare d'Austerlitz), consigna dans ses mémoires : « Les enfants et les femmes d'Hiroshima n'auront pas été anéantis pour rien. [...] Il fallait que l'enjeu en valût le risque pour que les États-Unis, puissance éminemment morale et prédicante, se fussent décidés à assumer, devant Dieu et devant l'Histoire, une responsabilité qui ne paraîtra légère qu'aux hommes dénués d'imagination »¹¹. Pour Vladimir Jankélévitch, « le propos de l'aviateur inconscient qui lâchait aveuglément sa bombe au-dessus d'Hiroshima n'était pas d'exterminer la

race japonaise ni d'avilir tout un peuple, mais *de hâter, fût-ce par la terreur, la fin du conflit* »¹².

Des voix se sont élevées, et s'élèvent encore, pour refuser de comparer la Shoah à d'autres événements sans précédent. Altère-t-on ainsi la souffrance juive? Ne peut-on pas, plus exactement, ne doit-on pas comparer sans que la singularité du génocide des Juifs soit niée pour autant? Il est incontestable que la finalité de la bombe atomique n'était pas d'éradiquer un peuple en son entier, que le bombardement ne découlait pas d'une histoire séculaire de persécutions. Mais « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » disait Rabelais, ce que souligna Einstein dans *Comment je vois le monde*, mettant l'accent sur la responsabilité morale qui incombait aux scientifiques et aux techniciens. Les chambres à gaz ont pourtant relevé, tout comme la bombe atomique, d'un processus technique destiné à éliminer une masse d'individus pour lesquels toute possibilité de résistance était exclue à l'avance. Pour Günther Anders, nous avons dans les deux cas des atrocités rationnelles et techniques qui ont dépassé le stade de la guerre.

La solution finale, convient-il de souligner, s'était déroulée dans l'ombre de la guerre, l'extermination planifiée ne devant laisser aucune trace, tandis que les deux bombardements atomiques furent des coups d'éclat militaires, plus exactement, des actes de terreur de guerre, sans responsable justiciable. C'est bien ce que dénonce Anders, pour qui le procès de Nuremberg perd toute légitimité : la condamnation solennelle aux yeux du monde entier des crimes nazis « avait lieu dans le cadre d'autres crimes contre l'humanité », crimes qui précisément n'ont jamais été considérés comme tels. Quand le pilote d'Hiroshima, Claude Eatherly, est interné pour troubles psychiques et tentative de suicide, personne aux États-Unis ne fait le lien entre l'acte qu'il avait accompli et son état. Si au terme d'une

correspondance avec Eatherly, Anders le présente comme « l'antithèse vivante » d'Eichmann, l'exception également parmi les pilotes américains qui n'ont jamais éprouvé le moindre sentiment de culpabilité, il rappelle qu'à l'instar des camps d'extermination, la bombe impliquait la « neutralité morale » de ses exécuteurs. Peu importe, dans ce cas, les différences de mentalité, d'orientation culturelle ou politique des pilotes d'Hiroshima et des fonctionnaires des chemins de fer du Reich qui assuraient l'arrivée des convois dans les camps de concentration. Ce qu'il importe de souligner, c'est le fait qu'aucun engagement moral ne leur était demandé. Ces exterminations avaient été assignées comme des travaux, comme des *jobs*. Dans la mise à mort planifiée, les victimes se trouvèrent spoliées de leur humanité, elles étaient sans visage, réduites à l'état de matière première dans les camps nazis, transformées en simples cibles géographiques à Hiroshima et Nagasaki¹³.

Au moment de l'explosion atomique, les habitants n'eurent pas conscience de l'événement. Tous les témoignages convergent et mentionnent l'extraordinaire stupeur. Dans le livre cité par Ôé, qui avait d'abord été interdit de publication puis redécouvert à la mairie d'Hiroshima en 1965, « l'impression la plus frappante qui se dégage est celle du silence qui saisit les habitants après le bombardement. N'est-ce pas naturel que la première réaction des blessés, si vulnérables, si horrifiés, ait été un *silence hébété*? » Hara Tamiki écrit avoir eu la vie sauve parce qu'il était aux cabinets : « Partout il y avait des fissures. Les cloisons et les *tatamis* arrachés, on voyait à nu les piliers et l'armature des pièces de la maison. Pendant un moment il y eut un silence insolite. C'est le dernier souvenir que je garde de cette maison », la sienne. « Qu'est-ce que c'est? À quoi suis-je en train d'assister? », écrit le docteur Hida Shuntaro quand il se remémore ses impressions peu après l'éclair. « J'avais

devant mes yeux un phénomène inconnu, un événement inédit, et toute l'expérience de mes vingt-huit années d'existence ne m'était d'aucun secours » ¹⁴. Pour évoquer l'effet monstrueux provoqué par l'explosion, les enfants dirent *Pikadon* – terme formé sur une double onomatopée, à la fois le « flash » d'une lueur aveuglante (*pika*) et le « bang » d'un fracas épouvantable (*don*).

À Hiroshima et à Nagasaki, c'est la soudaineté absolue d'un autre type d'attaque. Les abris restèrent vides ou ceux qui s'y trouvaient l'étaient par hasard. Après la reddition du Japon, le gouvernement nippon lança la « notion des cent millions de repentir », notion qui contribua à entretenir un sentiment de culpabilité collective et qui coupa court au débat, à peine ébauché, sur la responsabilité de l'empereur et de celle des militaires japonais. Après le traité de paix de San Francisco, en septembre 1951, l'État japonais refusa aux victimes de la bombe atomique la reconnaissance de leur spécificité. Les thèses invoquées étaient celle de l'équilibre (les atomisés assimilés aux autres victimes de la guerre) et celle de la résignation (l'acceptation des souffrances). En 1957, puis en 1968, deux lois entrèrent en vigueur. La première était supposée assurer le suivi médical, la seconde une protection minimum des personnes *officiellement* répertoriées comme « victimes atomisées ». La restriction appelle des précisions. Pour obtenir un certificat leur permettant de bénéficier d'une protection sociale, les survivants devaient fournir des informations précises sur l'endroit où ils se trouvaient entre le 6 et le 20 août 1945. On ne s'étonnera pas que les témoignages qui furent par la suite publiés, contrairement à ceux de l'immédiate après-guerre, se mirent à employer un langage scientifique, oubliant rarement d'omettre leur emplacement exact par rapport à l'épicentre du bombardement¹⁵. Ce n'est que vingt-six ans plus tard, en 1994, que le gouvernement

japonais décide d'accorder une indemnité aux parents de victimes en compensation du préjudice moral. Il s'agit d'un principe d'égalité devant les soins qui ne relève aucunement de la reconnaissance des responsabilités de l'État japonais durant la Seconde Guerre mondiale.

Témoignages et choix du silence

À Hiroshima et à Nagasaki, nous avons ceux qui tenaient absolument à parler et ces autres qui souhaitaient garder le silence. Cet antagonisme a toujours existé, il était manifeste dans la presse locale dès 1946. À Hiroshima, des écrivains politisés se regroupèrent autour du magazine de Kurihara Sadako et de son mari tandis que d'autres choisirent d'être publiés dans un journal qui, durant ses trois ans de parution, n'aborda pas une seule fois le sujet de la bombe atomique¹⁶.

Le silence pouvait être, comme nous l'avons souligné, lié à la censure et surtout à la crainte de celle-ci. En septembre 1945, les observations de correspondants de guerre non agréés qui avaient réussi à se rendre à Hiroshima furent démenties par les enquêteurs de l'armée américaine : « Aucune radioactivité dans les ruines de la ville ». W. H. Lawrence, responsable des relations publiques du *Manhattan Project* et journaliste à bord de l'avion qui avait lâché « Fat man », la bombe de plutonium sur Nagasaki, écrit dans le *New York Time* : « Un examen de leurs déclarations actuelles révèle que les Japonais poursuivent dans cette ligne leur propagande pour créer l'impression que nous avons gagné la guerre d'une manière déloyale ». L'année suivante voit pourtant l'ouverture de l'organisation appelée *American Atomic Casualty Commission*. De nombreux *hibakusha* refusent de s'y rendre. Cette organisation collectait des données concernant les effets de la radiation mais ne fournissait aux victimes aucun traitement médical. Un livre édité par le Pentagone, *The Effects of Nuclear*

Weapons, illustre parfaitement ce détachement scientifique. Les corps de milliers de victimes y apparaissent sous forme de tableaux analytiques aux titres éloquents : « distance moyenne à partir de l'épicentre pour permettre une survie de 50 % vingt jours après l'explosion », « probabilité de blessures par bris de verre pénétrant dans la paroi abdominale ». La personne observée n'est plus qu'un ensemble d'éléments en interaction avec des ondes de choc et des morceaux de verre. On n'y parle pas de « blessures » mais de « dommages », un mot généralement réservé aux objets inanimés¹⁷.

À la même époque, et dans un autre contexte, cette attitude « objective » se retrouve dans les propos de SS qui, lors de leur procès, parlent des camps de concentration en termes « d'administration » et des camps d'extermination en termes « d'économie ». Lors du procès Eichmann, Hannah Arendt décerne le premier prix de cette distance clinique et objectivante au Dr Servatius, avocat de Cologne qui n'avait pas adhéré au parti nazi mais qui prit la défense du lieutenant-colonel SS. À ses yeux, ce dernier n'était pas responsable pour les mises à mort par le gaz car il s'agissait d'une question médicale. Au juge qui l'interrompt et lui signale son lapsus, cet homme répond : « Mais c'était une question médicale, puisque ce sont des médecins qui l'ont mise au point. *C'était une question de mise à mort et mettre à mort est aussi une question médicale* »¹⁸.

Des survivants des camps nazis, comme des survivants d'Hiroshima et de Nagasaki ont souhaité témoigner, transmettre leur expérience et attester de leurs souffrances. En Occident, n'allons pas croire à l'heure où le « devoir de mémoire » est à l'ordre du jour que les survivants des camps furent écoutés et accueillis à bras ouverts au sortir de la guerre. Jusqu'au procès Eichmann, en 1967, l'extermination des Juifs n'a pas fait l'objet d'une attention particulière. La tragédie était vue comme un élément de la tragédie

mondiale et non comme un événement singulier. Les victimes de cette guerre, tant militaires que civiles, se comptaient par dizaines de millions. Les organisations juives avaient d'autres priorités : soutenir l'État d'Israël et venir en aide aux déplacés. Aux États-Unis, les Juifs nouveaux immigrants apparaissaient comme des citoyens de seconde zone. Le contexte était celui de la guerre froide. La question du génocide ne présentait guère d'usage politique. Pourtant, dès la capitulation allemande, des comités historiques s'étaient réunis dans les camps pour personnes déplacées afin de rassembler les témoignages et d'établir la chronologie des événements. Ces écrits et ces paroles, rassemblés dans des ouvrages appelés « livres du souvenir » sont restés ignorés, y compris par les descendants de leurs auteurs¹⁹.

En France, après la Libération, le souci du général De Gaulle était la réconciliation nationale. Marguerite Duras, dans son journal ou pseudo journal, qu'importe, dans l'attente du retour de Robert Antelme, écrit dans *La douleur* : « De Gaulle a dit cette phrase criminelle : 'Les jours de pleurs sont passés. Les jours de gloire sont revenus'[...]. De Gaulle ne parle pas des camps de concentration, c'est éclatant à quel point il n'en parle pas ». Une idée a longtemps prévalu en France, celle selon laquelle les rescapés s'étaient tus. Nous savons aujourd'hui qu'il s'agit d'un mythe rassurant. La difficulté d'entendre était en fait transférée sur les déportés. Entre l'été 1945 et 1946, pas moins de 71 ouvrages sur la déportation furent publiés en France. Par la suite, ceux qui voulaient témoigner par écrit eurent de plus en plus de mal à trouver un éditeur. Robert Antelme le constatait en 1948 : « Le témoignage, on ne veut plus qu'il serve, même comme alibi ; on crache dessus, on le refuse, la digestion est faite » ²⁰.

L'histoire comparée du manque d'audience pour ces témoignages, légitime quand on se réfère au lendemain de

l'après-guerre, tourne court pour le contemporain. Si les témoins des camps nazis ne furent d'abord guère entendus, ils sont de nos jours sollicités. On sacralise les victimes auparavant ignorées et on oublie les héros jadis idéalisés. Au thème de l'engagement et de sa problématique a succédé le motif du témoin et de son témoignage. Il s'agit dorénavant moins d'une nécessité intérieure que d'un impératif civique : la mémoire se trouve érigée en devoir moral. Pour ce phénomène, qui suscite bon nombre d'interrogations, il n'existe pas d'équivalent au Japon.

Au moment de témoigner, les survivants des camps nazis et ceux d'Hiroshima et de Nagasaki ont bien éprouvé des difficultés et des appréhensions similaires : crainte de ne pas être entendus, indicibilité de l'horreur, peur de ne pas être à la hauteur de la tâche qu'ils s'étaient assignés, honte, incommunicabilité de l'expérience. Certains mettent fin à leurs jours, mais d'autres, comme le souligne Ôé Kenzaburô : « *malgré tout* ne se suicident pas, *malgré tout* n'ont pas choisi le suicide ». Pour Primo Levi, qui se tue dans sa maison de Turin en 1987, le vrai témoin « eût été celui qui n'est pas revenu ». Mais pour les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki la question est tout autre. Témoigner n'est pas seulement *se retourner sur* le 6 et 9 août 1945. Témoigner n'est pas uniquement *se pencher sur* un épisode passé et révolu. Dire que les *hibakusha* sont des survivants apparaît d'ailleurs comme déplacé. Des hommes et des femmes, qui avaient gardé un silence total durant de longues années, se sont mis à écrire, à parler. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient perdu l'un des leurs suite aux effets des radiations, parce qu'ils se sentaient ou se savaient en sursis, parce qu'en âge d'être grands-parents, ils redoutaient que les handicaps auxquels leurs enfants avaient échappé frappent la génération suivante. Si la mémoire se

décline, comme le rappellent à juste titre les historiens, *au présent*, c'est un fait bien réel pour les *hibakusha*.

À Hiroshima, entre le 6 août et les deux semaines qui suivent l'explosion, on dénombre 150 000 victimes et 80 000 blessés. Les médecins locaux étaient totalement démunis. Les brûlures étaient badigeonnées à la teinture d'iode, les médicaments manquaient, les maux dont souffraient les patients étaient inconnus. Le pays était dévasté, le risque de famine endémique. Tandis que la survie dictait ses règles et ses priorités, peu nombreux étaient ceux qui avaient la force et la volonté de relater leurs épreuves.

Il y eut aussi la violence du traumatisme. Ôé Kenzaburô le souligne, à deux reprises : ne pas rejeter cette tragédie dans l'oubli est « un acte pesant qui demande des efforts surhumains. Les personnes extérieures à Hiroshima sont incapables de mesurer à sa juste valeur la somme de tous les sentiments – et d'abord la répugnance – qu'il faut pour accomplir cette tâche. Qu'on songe simplement que l'initiative de parler, d'étudier, de consigner ce drame, vient précisément des seuls qui ont le droit d'oublier Hiroshima, et de l'enfouir dans le silence ». C'est le cas d'un étudiant en médecine, fils d'un médecin d'Hiroshima, pour qui « jusqu'à leur dernier souffle, les gens d'Hiroshima n'ont qu'une envie : se taire. Ils veulent s'approprier et leur vie, et leur mort. Il y a en eux le refus d'exhiber leur misère pour les besoins du mouvement antinucléaire ou de luttes politiques de ce genre ». Paroles d'un jeune homme qui rejette toute instrumentalisation politique et s'insurge contre le fait que l'on ait trop tendance à laisser aux personnes irradiées « aucun espoir à l'optimisme ».

S'il est entièrement légitime de s'incliner devant le silence des victimes, en particulier devant un silence librement consenti, s'il convient également de reconnaître la nécessité

de l'oubli et l'espoir de retrouver une vie normale, il ne s'agit pas pour autant d'occulter ceux, nombreux, qui préférèrent se taire de peur d'être exclus. La discrimination envers les *hibakusha* est un fait. Diverses rumeurs couraient sur le mal caché des « atomisés » que certains croyaient contagieux. On allait parfois jusqu'à les accuser de se servir de leur mal pour se distinguer, comme s'ils en étaient fiers. Des femmes étaient condamnées au célibat. C'est le sort du personnage central dans le roman d'Ibuse, celui d'une jeune fille que personne ne veut épouser car elle aurait reçu la pluie noire qui avait suivi le bombardement. De nombreuses femmes défigurées par les chéloïdes vivaient en recluses. Les personnes dont la santé était chancelante, ou du simple fait qu'elles étaient des « atomisés », se voyaient refuser des emplois.

Les *hibakusha* n'ont pas bénéficié de la sollicitude due habituellement aux victimes de guerre. Les efforts fournis pour témoigner, dont parle Ôé, ont donc été considérables. Pour savoir, il faut nourrir le désir de savoir. Or, bon nombre de Japonais extérieurs au bombardement atomique exprimaient indifférence, voire rejet, plutôt que désir. Les choses commencèrent à changer en 1954, lors de l'affaire du Lucky Dragon, quand l'équipage d'un bateau de pêche fut victime des retombées radioactives d'expériences thermonucléaires américaines. C'est de toute évidence cet incident qui inspira à Nazım Hikmet ce poème : « Nous avons pris du poisson. Qui mange en meurt/Pas d'un seul coup, mais peu à peu./Ses chairs pourrissent se décomposent... »²¹. À partir de cette affaire, et des vives protestations qu'elle suscitât, le droit de s'exprimer publiquement commença à être reconnu aux *hibakusha*. La même année, une campagne nationale exigeant l'arrêt des essais nucléaires récolta 33 millions de signatures dans le pays. La première conférence internationale contre les armes nucléaires eut lieu à

Hiroshima, elle vit la création de l'Association des victimes des bombes A et H. C'est dans ce contexte que des victimes de la bombe commencèrent à inscrire leurs témoignages dans la lutte contre le nucléaire et pour une paix mondiale. Ainsi cet homme atteint de leucémie, à l'hôpital d'Hiroshima, qui confie à Günther Anders, en 1958 : « Mon monde est plus petit que le vôtre, et pourtant, j'ai une légère avance sur vous. Non, pas seulement parce que je n'ai plus que quelques pas devant moi et vous davantage. Mais aussi parce que coupé du monde, je ne suis plus rien d'autre que *la mise en garde elle-même* »²².

Mais les Japonais avaient-ils été les seules victimes? Fait longtemps occulté, les deux villes bombardées comptaient des camps de prisonniers, des usines d'armement où des Chinois, mais surtout des Coréens, avaient été recrutés comme travailleurs forcés. Le sort de ces derniers a été négligé – ou totalement passé sous silence quand ils choisirent de regagner la Corée. En 1970, quand le Coréen Son Chintu entre illégalement au Japon et demande l'aide médicale accordée aux *hibakusha*, son recours devant la justice, largement diffusé et commenté dans les médias, remet en cause le discours officiel. Parmi les *hibakusha*, de nombreux Coréens, résidents sans droits au Japon, victimes d'une double discrimination, choisirent de témoigner. À Nagasaki, contrairement à ce qui s'était produit à Hiroshima, la bombe atomique ne toucha pas le centre-ville mais un quartier périphérique pauvre où habitaient Coréens, catholiques et *burakumin* – littéralement « les gens du hameau », un euphémisme pour désigner ceux qui vivent dans les ghettos, les descendants de Japonais exerçant des professions considérées comme impures : bouchers et travailleurs dans les abattoirs, cordonniers et tanneurs. Le sort de ces défavorisées attira peu l'attention de leurs concitoyens.

Le déni de littérature

L'écrivain Hara Tamiki se suicide en 1951, en pleine guerre de Corée, tandis que le président Truman agitant de nouveau la menace de la bombe atomique et que l'armée américaine faisait un usage massif d'une nouvelle arme : le napalm. Deux ans plus tard, le poète d'Hiroshima, Toge Sankichi, meurt à l'hôpital des suites d'une maladie aggravée par les radiations. Le prélude à son recueil, *Poèmes de la bombe atomique*, allait devenir le cri de ralliement de militants pacifistes et antinucléaires :

Rendez-moi les pères! Rendez-moi les mères!

Rendez-moi les personnes âgées!

Rendez les enfants!

Rendez!

Rendez-moi ceux que j'ai connus!

Aussi longtemps qu'il y aura des êtres humains, un monde d'êtres humains,

Qu'ils nous apportent la paix,

Une paix ininterrompue²³.

En 1963 disparaît Ôta Yôko, écrivain pour qui les récits non écoutés, rejetés, semblent avoir été un traumatisme aussi grave que l'épreuve initiale. Le genre qu'elle défend, celui de « la bombe atomique », est jugé mineur, local, documentaire. Un écrivain, Eguchi Kiyoshi, lui conseille de retourner dans sa ville natale et d'y trouver de nouvelles sources d'inspiration. Pour Nakagami Kenji, alors jeune romancier, « rien n'est plus pernicieux que la littérature de la bombe. Les ouvrages d'Ôta Yôko émeuvent les lecteurs aux larmes pour la simple raison qu'elle est une *hubakusha*. En réalité, ce n'est que tissu d'astuces mêlées à de la fiction ».

Son biographe, Akiko Esashi, qui rencontra Ôta peu avant sa mort, considère « qu'elle n'était pas un écrivain de talent [...] ». À la fin de sa carrière, elle n'avait plus l'énergie de se lancer dans la rédaction d'un grand ouvrage ; la bombe atomique l'avait épuisée et les sources de son imagination s'étaient taries ». Le psychologue américain, Robert Jay Lifton, auteur en 1967 d'un ouvrage sur les survivants d'Hiroshima, raconte en ces termes sa rencontre avec Ôta Yôko, un an avant sa mort : Elle était « susceptible et ambiguë », « excédée et nerveuse », entourée d'une « fragile aura de fierté, d'anxiété, de vanité et de méfiance ». Portrait sévère et pour le moins tendancieux d'un jeune Américain qui s'était entretenu avec l'écrivain par le biais d'un interprète et n'avait pas la moindre idée de son œuvre. Dans *Death in Life*, Ôta Yôko, classée dans le chapitre intitulé « le piège littéraire », incarne aux yeux de Jay Lifton les survivants qui se sentaient à la fois coupables et investis d'une mission²⁴.

Ôta Yôko connaissait les points faibles de son livre, *La cité des cadavres*, ceux qui pouvaient prêter à la critique. Lors de la seconde édition de l'ouvrage, en 1950, elle explique dans sa préface : « J'ai écrit *La cité des cadavres* entre août 1945 et fin novembre 1945 ». Elle craignait de mourir et se dépêchait de terminer son livre. « Dans ces circonstances, je n'ai pas eu le temps de construire *La cité des cadavres* conformément à une œuvre littéraire. Après avoir entendu toutes ces personnes qui avaient vécu dans leur corps et dans leur âme la réalité d'Hiroshima, après avoir procédé à quelques recherches, je n'ai jamais eu ni le temps ni la réserve émotionnelle nécessaire pour décrire cette réalité clairement et habilement sous une forme fictionnelle ». Elle savait que des lecteurs allaient lui reprocher des maladroites de style mais elle précisa que la bombe atomique était un sujet extrêmement difficile à aborder en littérature. Elle ajouta

qu'il lui était « totalement impossible de représenter la réalité sans créer au préalable une nouvelle terminologie ». Recourir à des concepts et à des formes littéraires déjà existants ne lui aurait pas permis de communiquer « l'indescriptible terreur qui s'était emparée des habitants d'Hiroshima, l'épouvantable misère, le nombre de morts et de blessés ».

Lors du bombardement atomique, il s'est produit un événement pour lequel les écrivains n'avaient pas de système de représentation ni d'analogies. Leur parole qui s'efforçait de dire l'inouï était débordée, prise de court. Cette parole laissait sans voix mais appelait une formulation. Elle impliquait de s'interroger sur les limites du langage, ses aléas, ses manques, de s'efforcer dans un même temps à les pallier. Parmi ces écrivains, l'oscillation entre espoir de la transmission et désespoir de celle-ci était fréquente. Cette ambivalence, qui s'énonce elle aussi difficilement, est présente dans cet extrait de *Les mots qui nous font dire Hiroshima* de Takenishi Hiroko :

« Des mots parlent de la bombe atomique d'Hiroshima.

Il existe des mots qui nous font parler de la bombe atomique.

Entre ces mots et les autres, il ne s'agit pas d'une distinction basée sur une quelconque théorie. Je le sais d'intuition.

Peut-être est-ce une erreur ? Tout ce que je peux dire, c'est qu'au cours de ces vingt-cinq dernières années, cette intuition a gagné en force, jamais en faiblesse.

Je suis heureuse qu'il y ait des mots pour parler d'Hiroshima. Mais les mots qui me font parler d'Hiroshima m'entraînent toujours dans un abîme de chagrin.

Quand j'appris, quand je sentis, que ces mots qui me font parler d'Hiroshima existaient vraiment, j'eus l'impression que c'était à la fois Hiroshima et tout autre chose. Je sentis,

et j'appris, que ces mots se substituaient à des mots infiniment plus immenses et illimités. Par moments, je suis en colère contre l'insuffisance des mots pour parler d'Hiroshima. Mais n'est-ce pas précisément à ces mots que je recours pour parler d'Hiroshima et de rien d'autre? Nul doute que quand je le fais, c'est à l'égard de ces mêmes mots que j'éprouve de la colère.

Cette contradiction, ce problème, cette irritation, ce sentiment d'impuissance : je crois qu'il n'y a pas d'autre possibilité d'approfondir ma connaissance d'Hiroshima et de la partager qu'en endurant tout cela » ²⁵.

Pour Ôta Yôko, qui revendiquait le caractère testimonial de ses écrits, Hiroshima ne pouvait être appréhendé en dehors de son contexte historique. Le témoignage, en entrant en littérature, devait devenir un genre. Cette question n'était toutefois pas sans danger. N'y avait-il pas un risque de stigmatisation, de réduction, de confinement? C'est ce que souligne Ruth Klüger quand elle évoque les circonstances de la publication de ses premiers vers : « Je voulais être considérée comme une jeune poétesse qui avait été en camp de concentration, et non pas l'inverse, comme une enfant des camps qui avait composé quelques vers ». Dans son livre publié en 1992, *Refus de témoigner*, elle se souvient de ses premiers poèmes comme d'une tentative de soumettre le traumatisme d'Auschwitz au mètre de la versification, comme d'une recherche à la fois poétique et thérapeutique. Plus de quarante-cinq ans après, elle dénonce des intellectuels, tel Adorno, des « experts en matière d'éthique, de littérature et de rapport au réel, qui exigent qu'on n'écrive pas de poésie sur Auschwitz et après Auschwitz ». Et pourquoi, demande-t-elle, refuser ce droit à la poésie? Et que signifie ce droit ou cette interdiction en l'occurrence? Quels intérêts sert-il? Pour quelles raisons ne pourrait-on traiter véritablement de l'holocauste autrement

qu'à travers une poésie hermétique, à l'exemple de Paul Celan? Ce principe d'exclusivité n'est-il pas choquant? Suspect? J'ajouterai : le dernier poème écrit par Robert Desnos, au camp de Royallieu, n'était-il pas un sonnet? Une forme savante amenée d'Italie par Marot quatre siècles plus tôt.

Les réductions théoriques et les mises en garde formelles doivent être considérées avec la plus grande suspicion. Prétendre que nous sommes confrontés à un phénomène inédit, insaisissable, donc indicible, peut aisément dévier vers un déni de réalité. En témoigne le livre de Svetlana Alexievitch, *La Prière de Tchernobyl, chronique du futur*, publié en 1997. En Biélorussie, l'ouvrage est d'abord censuré et l'auteur jugée indésirable. Celle-ci avait recueilli des centaines de témoignages par la suite sélectionnés, agencés, interprétés afin de reconstituer, non pas les événements, mais les sentiments et les sensations d'habitants qui « ont touché à l'inconnu ». *Chronique d'un futur* car si nous savons que l'explosion a eu lieu le 26 avril 1986, qu'elle s'avéra équivalente à 350 bombes d'Hiroshima, nous ne sommes pas en mesure de dire quand l'événement a pris fin, quand il prendra fin. En France, où le livre est traduit en 1998 sous le titre, *La Supplication. Chronique du monde après l'apocalypse*, on ne sait dans quel genre le situer : roman documentaire, dit-on d'abord, roman de voix ensuite. L'autre tendance est de lui dénier sa dimension littéraire, de le réduire à un simple recueil de témoignages et l'auteur à une journaliste²⁶.

Rares sont les signes d'une réelle compréhension du témoignage en tant que phénomène littéraire et effort de diction de l'événement. Cet effort vaut dans le besoin d'attester, dans la recherche d'un sens qui est légitime et devrait être recueillie. Au Japon, les débats qui ont opposé les partisans et les opposants à la littérature de la bombe atomique auraient pu s'avérer fructueux, s'attaquant notamment à

des questions telles que le statut littéraire du témoignage, les différentes manières de dire la réalité d'Hiroshima et de Nagasaki. Mais la nature des discussions était toute autre, elles portaient moins sur la littérature que sur la manière dont la société japonaise envisageait sa condition après les bombardements.

À cette autre question : le témoignage devenu littéraire est-il détenteur d'une violence critique? La réponse ne peut être qu'affirmative dans le contexte japonais. La force évocatrice des descriptions, la narration sans fioritures des souffrances et les messages de colère heurtaient de plein fouet la volonté généralisée du milieu artistique de ne pas se confronter à certains aspects de la Seconde Guerre mondiale. Les livres sur la bombe allaient à l'encontre de codes esthétiques qui privilégiaient les descriptions et le lyrisme, excluant toute considération politique ou idéologique, *a fortiori* concernant l'histoire récente. Les expériences vécues pouvaient faire l'objet de récits mais sur le mode de l'introspection psychologique d'un individu alors que les écrivains de la bombe demandaient que cette définition de la littérature soit revue après les événements, Hiroshima et de Nagasaki dépassant de loin le cadre de la conscience individuelle²⁷.

Songeon à la condescendance de cet écrivain qui conseilla à Yokô Otô de retourner à Hiroshima, donc de quitter Tokyo, afin d'y puiser de nouvelles sources d'inspiration! Que dire de ces voix qui contestèrent le combat de la poétesse Kurihara Sadako et lui proposèrent d'évoluer en s'orientant vers une lecture plus symbolique de l'événement! J'ignore quelles ont été leurs réponses mais cela me rappelle une répartie de Günther Anders tandis qu'on l'interrogeait sur ses écrits et interventions contre le nucléaire : « Vous croyez que c'est un plaisir de gueuler jour après jour, années après années contre le nucléaire? Rien

n'est plus ennuyeux. Comme j'aimerais m'asseoir [...] pour travailler par exemple à une interprétation du Tintoret ou de Berlioz. Qu'il était riche et varié le champ des thèmes que les philosophes ont pu labourer! Quelle est devenue étroite et pauvre, notre situation pour que, jour après jour, nous ne puissions rien faire d'autre que répéter ce 'vous n'avez pas le droit!' ou bien gueuler [...]. Chaque époque a son ascèse ». Ici, ce n'est pas le témoin qui parle, mais le philosophe, l'intellectuel révolté, le militant sans parti pour qui Hiroshima, après l'horreur de la première guerre mondiale, l'arrivée d'Hitler au pouvoir, l'annonce des camps de concentration, constitua la quatrième et capitale « césure » : le début d'une aire nouvelle pour l'humanité toute entière qui découvre la possibilité concrète de son anéantissement²⁸.

Dans les critiques qui ont été adressées aux écrivains de la bombe, on retient qu'entre le déni de littérature et la récusation des témoignages, il n'y a qu'un pas, souvent franchi. N'oublions pas que c'est la surdité des uns qui force le prétendument indicible des autres, que les fins réitérées de non-recevoir visent à imposer le silence. Et pour preuve de l'efficacité de la négation des milieux littéraires japonais, la date de parution du premier essai critique consacré au genre de la bombe atomique : 1973. De l'aveu de son auteur, Hiroyashi Nagaoka, il fallut alors plus de six mois chez les bouquinistes pour trouver les deux textes majeurs de Hara Tamiki et Ôta Yôko.

1945-2005

Août 2005. Soixantième anniversaire des bombardements d'Hiroshima et Nagasaki. À travers le monde, les rassemblements sont avant tout le fait de personnes qui s'opposent au nucléaire, militaire comme civil. Sont-elles entendues? Pour y répondre, il suffit de rappeler les moyens mis en œuvre par des scientifiques et des médias

inféodés au lobby nucléaire pour dissimuler les conséquences de l'explosion de Tchernobyl. Au Japon, des publications voient le jour, soutenues par la municipalité des deux villes mais également à l'initiative de l'université de Kyushu qui consacre quatre volumes à la littérature de la bombe²⁹.

Dans son discours, le maire d'Hiroshima met en garde les pays, parmi lesquels les États-Unis figurent en tête, qui ont contribué à l'échec de la révision du Traité de Non-prolifération Nucléaire. Il appelle le gouvernement japonais à fournir « un soutien chaleureux et humanitaire approprié à tous les *hibakusha* qui vieillissent et sont dans le besoin, y compris ceux qui vivent à l'étranger ». Il clôt son discours en citant l'épithaphe du mémorial des victimes d'Hiroshima : « Permettre à toutes les âmes de reposer ici en paix car nous ne répéterons pas le mal ».

Étrange message de paix. Qu'entendre par ce « nous » ? Et de quel « mal » parle-t-on ? Si le « mal » en question est le recours à l'arme atomique, nous savons qui en furent les auteurs et les victimes. Mais par cette singulière formulation, personne n'est nommé. Le vœu semble se vouloir universel. Aujourd'hui encore, on n'explique pas ou peu Hiroshima et Nagasaki. Les photos montrent ce à quoi des êtres humains furent réduits mais elles ne nous aident pas à comprendre. Les commémorations portent plus au rite, aux propos de circonstance, qu'à une volonté de compréhension du passé. Les commémorations ponctuées du « Plus jamais ça » constituent quant à elles une illusion récurrente, comme si une catastrophe historique devait conduire à une leçon d'humanité définitive. En 1994, un rescapé Tutsi entend dire que ce génocide sera le dernier, que personne ne pourra plus accepter une pareille infamie. Il n'en croit rien, pour lui, il s'agit là d'« une blague étonnante »³⁰.

En janvier 2005, les commémorations du soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz offrent également matière à réflexion. Nous ne sommes plus dans la crainte de l'oubli mais dans un excès de mémoire. Le risque n'est pas d'oublier la Shoah, mais de faire un mauvais usage de la mémoire, de l'embaumer, de l'enfermer dans les musées, d'en neutraliser le potentiel critique. L'historien et politologue Enzo Traverso n'a pas été le seul à éprouver un certain malaise en regardant les images de Dick Cheney, Tony Blair et Silvio Berlusconi à Auschwitz. « Leur présence semblait envoyer un message rassurant, mais au fond apologétique, consistant à voir le nazisme comme une légitimation en négatif de l'Occident libéral considéré comme le meilleur des mondes »³¹.

Mais le nazisme n'est pas un accident de l'histoire, ce n'est pas non plus un archaïsme idéologique – auquel cas, nous aurions lieu d'être tranquilles. Le génocide, événement sans précédent, est aussi la *synthèse unique* d'un ensemble de modes de domination et d'extermination déjà expérimentés dans l'Europe libérale du XIX^e siècle. Le national-socialisme avait des modèles idéologiques (eugénisme et racisme) et historiques (impérialisme et colonialisme), des modèles techniques et sociaux (rationalisation des formes de domination, guerre totale, extermination sérialisée). L'historien Georges Bensoussan rappelle que l'assassinat comme processus de production, l'atomisation des victimes, la technique, la déresponsabilisation du bureaucrate, l'individualisme négatif, ne nous parlent nullement d'un passé révolu. Par conséquent, cantonner le discours sur Auschwitz au domaine d'une morale dégradée en moralisme, ne pas établir un lien avec une réalité quotidienne qui, le jour venu, permet à des « hommes ordinaires » de se transformer en salauds, revient à une leçon qui tourne à vide³².

L'historien américain, Peter Novick, tient des propos similaires et considère que la sacralisation de l'holocauste est un

mauvais usage de la mémoire, que celle-ci est « si banale, si inconséquente, pas vraiment une mémoire, précisément parce qu'elle est consensuelle, déconnectée des divisions réelles de la société américaine ». C'est tout le paradoxe d'un musée fédéral de l'Holocauste, consacré à une tragédie qui a eu lieu en Europe, alors que rien de comparable n'existe pour les deux expériences fondatrices de l'histoire américaine que sont le massacre des Indiens et l'esclavage des Noirs³³.

En 1995, tandis qu'on inaugurait le musée de l'Holocauste, les postes américaines émettaient un timbre-poste célébrant l'anniversaire du bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki sous forme de champignon atomique accompagné de la légende : « Les bombes atomiques hâtent la fin de la guerre : août 1945 ». Critiqué par des associations et le gouvernement japonais, le projet fut annulé. La même année, à Washington, un autre projet se heurtait à de violentes critiques et devait être abandonné. Le *Smithsonian Institute* voulait exposer *l'Enola-Gay*, le B 29 qui avait largué la bombe sur Hiroshima. À cette occasion, le secrétaire de l'Institut défendait une présentation historique : situer cet avion dans la perspective de la fin de la Seconde Guerre mondiale mais aussi dans le début de l'ère nucléaire, tenir compte, qui plus est, du sort des victimes d'Hiroshima et de Nagasaki. Face aux pressions et au tollé de protestations, on n'exposa finalement que la carlingue vide de *l'Enola-Gay* avec quelques documents sur l'équipage. En 2005, la polémique n'avait plus lieu d'être, aucun projet n'était proposé.

Pourquoi, au moment d'évoquer le bombardement atomique, est-ce toujours le nom d'Hiroshima qui s'impose ? Ce fut d'ailleurs mon premier réflexe, en août dernier, quand je me décidai à en savoir plus. La deuxième bombe atomique était pourtant moins « justifiable », plus gratuite que la première. Ne faudrait-il pas affirmer, comme

Günther Anders, qu'il convient de considérer Nagasaki comme le symbole de la destruction atomique? Nagasaki montre mieux encore l'absurdité cynique de la bombe et annule le sens du slogan « *No more Hiroshima* ». Exprimé par des personnes étrangères au bombardement atomique, ce lamento moraliste n'a rien d'une authentique réflexion politique. Cette illusion rassurante et doucereuse du « jamais plus » est volontiers oublieuse du passé. Elle assimile trop facilement l'usage de la bombe atomique à une tragédie, or aucune fatalité ne rendait les bombardements inéluctables. Hiroshima et Nagasaki ne sont pas des catastrophes au sens providentiel mais bien des horreurs programmées par l'homme. Pour interroger les origines et la nature de cet acte, « il vaut mieux vivre, comme l'écrivait Georges Bataille, à la hauteur d'*Hiroshima*, que gémir et n'en pouvoir supporter l'idée » ³⁴.

Pour le sort réservé aux écrivains de la bombe et à un grand nombre d'*hibakusha* qui ont souhaité témoigner, le bilan est amer. Je comprends maintenant un peu mieux les raisons pour lesquelles les rayonnages des librairies françaises sont étonnamment vides. Au cinéma, nous avons eu *Hiroshima mon amour* – film que Marguerite Duras voulait « bien plus probant de la leçon d'Hiroshima qu'un documentaire de commande » –, puis plus rien. Et si tel n'avait pas été le cas, aurais-je ainsi persévéré et souhaité écrire sur Hiroshima et Nagasaki? Je n'en suis pas sûre, blancs et zones d'ombre de l'histoire intriguent. Les différentes formes de dénis littéraires aussi. Deux raisons amplement suffisantes pour s'ouvrir aux paroles des écrivains de la bombe, pour écouter des silences qui appellent le respect mais incitent avant tout au questionnement.



Notes

1 Masuji Ibuse, *Pluie noire* (1966), Gallimard, 1972 (réédition collection « Folio », 2005).

2 Kenzaburô Ôé, *Notes d'Hiroshima* (1965), Gallimard, 1996.

3 En 1950, John Hersey publie ce qui allait devenir un best-seller, *La Muraille*, rédigé à partir d'archives du ghetto de Varsovie et dont le personnage principal prend pour modèle Emmanuel Ringelblum (historien qui décida de créer des archives dès les premiers mois de l'occupation nazie de Varsovie). Comme le remarque Annette Wieviorka, « l'histoire des archives du ghetto de Varsovie est connue. Moins d'ailleurs par leur exploitation 'scientifique' : les historiens se sont peu intéressés à l'histoire des ghettos, que par le roman de John Hersey », in *L'Ère du témoin*, Plon, 1998, p. 22.

4 Tamiki Hara, *Hiroshima Fleurs d'été*, Gallimard, 1986 et Editions Dagorno, 1995.

5 Ôta Yôko, « Même les pierres pleurent », *Hiroshima 50 ans, Japon-Amérique : mémoires au nucléaire*, revue *Autrement*, série Mémoires, n° 39, septembre 1995 ; livre intégralement traduit en anglais par Richard H. Minear, *City of Corpses*, dans Hiroshima : *Three Witnesses*, Princeton University Press, 1990.

6 Takashi Nagai, *Les Cloches de Nagasaki : le journal d'une victime de la bombe atomique à Nagasaki*, Casterman, 1954 ; Makato Nagai, *Le Sourire des cloches de Nagasaki*, Montrouge, Nouvelle Cité, 2004 et publié par la même maison d'édition, Paul Glynn, *Requiem pour Nagasaki. Biographie de Takashi Nagai, le « Gandhi » japonais*, 1995.

7 cf. Kamata Sadao, « Nagasaki l'oublié », *Hiroshima 50 ans*, revue *Autrement*, p. 54.

8 *Notes d'Hiroshima*, p. 83, 212 et 216.

9 Sur cette historiographie révisionniste, cf. notamment l'ouvrage de Gar Alperovitz, *Atomic Diplomacy. Hiroshima and Potsdam*, New York, Penguin Books, 1985 ; *The Decision to Use the Atomic Bomb*, New York, Vintage, 1996 et « Hiroshima pourquoi ? », dans *Hiroshima 50 ans*, revue *Autrement*, p. 132-146. De même les articles de J. Samuel Walker,

« The Decision to Use the Bomb : À Historiographical Update », dans *Hiroshima in History and Memory*, édité par Michael J. Hogan, Cambridge University Press, 1996, p. 11-37 et Robert L. Messer, « new Evidence on Truman's Decision », dans *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 41, n° 7, août 1985. Le terme révisionnisme est à manier avec précaution étant donné ses usages différents et contradictoires au cours du xxe siècle, en particulier l'usurpation du terme par les négateurs du génocide des Juifs. Les révisions que nous mentionnons et citons sont aux antipodes de ces thèses négationnistes. Il s'agit de révisions légitimes et nécessaires qui visent à mettre fin à une longue période d'amnésie collective et d'occultation officielle du passé. Sur ces questions, cf. Enzo Traverso, « Révision et révisionnisme », dans *L'Histoire trouée – Négation et témoignage*, sous la direction de Catherine Coquio, Nantes, Librairie l'Atalante, 2003, p. 157-168.

10 *Hiroshima : la bombe*, dans La documentation française, coll. « Les médias et l'événement », 1986, p. 9-11. Le 16 août 1945, peu après avoir été nommé Premier ministre, le prince Higashikuni Naruhiko déclarait que « la science et la technologie » avaient été le grand point faible de son pays durant la guerre. Un jour plus tard, le Ministre de l'éducation remerciait les étudiants pour leurs efforts en temps de guerre et les exhortait à se consacrer au « pouvoir de la science » afin d'élever le pays au plus haut niveau. cf. John W. Dower, « The Bombed : Hiroshimas and Nagasakis in Japanese Memory », in *Hiroshima in History and Memory*, p. 121.

11 François Mauriac, *Mémoires politiques*, Grasset, 1967, p. 193-194.

12 Nous soulignons pour les italiques. Cf., Vladimir Jankélévitch, *L'imprescriptible*, Seuil, 1986, p. 42.

13 cf. Enzo Traverso, « Auschwitz et Hiroshima. Notes pour un portrait intellectuel de Günther Anders », *Lignes*, Paris, Editions Hazan, n° 26, octobre 1995, p. 7-33 et *L'Histoire déchirée – Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Editions du Cerf, 1997, p. 101-121. cf. également *Avoir détruit Hiroshima*,

- correspondance entre Claude Eatherly et Günther Anders, Laffont, 1962 [épuisé].
- 14 Docteur Shuntaro Hida, *Récits des jours d'Hiroshima*, Editions Quintette et Comité Hiroshima-Nagasaki, 1984, p. 16 [ouvrage épuisé].
- 15 cf. Lisa Yoneyama, *Hiroshima Traces*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1999, p. 93. En 1968, la ligue japonaise des associations de victimes estima que les montants des diverses allocations et leurs conditions d'octroi étaient insuffisants et trop restrictifs : 70 000 personnes environ se sont trouvées exclues de ce système d'indemnisation et seulement 3 500 victimes ont bénéficié d'une prise en charge totale de l'État.
- 16 cf. John Whittier Treat, *Writing Ground Zero – Japanese Literature and the Atomic Bomb*, Chicago & Londres, The University Press of Chicago, 1995, p. 91.
- 17 cf. Hugh Gusterson, « La bombe par ceux qui la font », dans *Hiroshima 50 ans*, p. 166-167.
- 18 En italique dans le texte, Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, rééd. Gallimard, coll. « Folio/histoire », 2002, p. 151.
- 19 cf. Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, réédition Mille et une nuits, 2003, p. 206 et Annette Wieviorka, *L'Ere du témoin*, p. 44-48.
- 20 Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage ?* p. 61.
- 21 Nazim Hikmet, « Le pêcheur japonais », dans *Il neige dans la nuit*, Poésie/Gallimard, 1999. Un autre poème de Nazim Hikmet, « La petite fille », parle des enfants d'Hiroshima.
- 22 Cité par Richard Figuière, « Hiroshima, sine nomine. Günther Anders et Kenzaburō Ōe », dans *Drôle d'époque*, dossier « Penser Hiroshima et Nagasaki, 60 ans après », n° 16, printemps 2005, p. 81. Nous soulignons pour les italiques.
- 23 cf. Lisa Yoneyama, *Hiroshima Traces*, p. 131-132 (l'œuvre de Toge Sankichi n'a pas été traduite en français).
- 24 cf. Richard H. Minear, *Hiroshima. Three Witnesses*, p. 132-134.
- 25 A partir de la traduction anglaise citée dans *Writing Ground Zero*, p. 73-74.
- 26 Ruth Klüger, *Refus de témoigner*, Editions Viviane Hamy, p. 218. Svetlana Alexievitch, *La Supplication. Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse*, Jean-Claude Lattès, 1998 et Virginie Symaniec, « Mettre en scène *La Supplication* : du déni de réalité au rejet de la représentation », dans *Les Silences de Tchernobyl. L'avenir contaminé*, Autrement, collection « Mutations », n° 230, 2004, p. 175-191.
- 27 Mehdi Canitrot, « L'écriture d'Hiroshima : un exemple de déni culturel », dans *L'Histoire trouvée*, p. 597-610.
- 28 Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, Editions Allia, 2001, p. 64 et 93-94.
- 29 Je tiens à remercier Yuko Tashiro pour avoir lu attentivement cet article et m'avoir signalé les récentes publications en japonais sur la littérature de la bombe.
- 30 cf. Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie*, Seuil, 2000, p. 105.
- 31 Enzo Traverso, *Le Passé, mode d'emploi*, Editions La Fabrique, 2005, p. 81.
- 32 cf. Enzo Traverso, *La Violence nazie. Une généalogie européenne*, Editions La Fabrique, 2002 et Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage ?*, p. 191 et 227.
- 33 Peter Novick, *The Holocaust in American Life*, New York, Houghton Mifflin, 1999, cité par Enzo Traverso, *Le Passé, mode d'emploi*, p. 58-59.
- 34 Georges Bataille, « À propos des récits des habitants d'Hiroshima », *Critique*, 1947, dans, Tome XI, Gallimard, 1988, p. 174.